

Tea Tulić

LES CHAROGNARDS DE L'ANCIEN MONDE

traduit du croate par Chloé Billon

Extrait 1

Ceci est un corps allongé et il est en vie

Mon père et ma mère font l'amour par terre à côté de mon lit. C'est la nuit, et leurs têtes sont baignées par la lumière de la lucarne du grenier. Sur la vitre fendue de cette lucarne, ma mère a peint une fleur. Elle l'a peinte avec du vernis à ongles de différentes couleurs. Je pense à cette fleur en faisant semblant de dormir. Je joins mes mains sur ma poitrine pour que ma mère puisse dire ensuite :

– Regarde-la, elle dort comme un bébé.

Ma mère est sur mon père, et dans mes entrailles étroites croît une forêt dense et noire. Les pousses qui sortent de mon nombril grandissent rapidement pour former des arbres imposants. Sur l'écorce râche des troncs marchent en formation des fourmis pharaon rouges, et leurs petites pattes ressemblent aux cils fardés de ma mère. Elles sont des milliers à filer vers les frondaisons, sous les paupières de ma mère et de mon père. Les paupières vibrent vite à toute vitesse. Un peu plus bas, il y a le genou de ma mère, replié et blanc comme une fleur de calla. Si blanc que je ne peux en détacher mon regard, un genou comme un royaume. Tout se passe dans un grand silence, on n'entend que les respirations et le murmure de ma mère : *Gitan*. Je suis recroquevillée et figée en chien de fusil, mes entrailles chauffent tout le lit. Des arbres sortent de moi, avalent la clairière, la piste jusqu'à la fenêtre. Ils avalent ces deux têtes baignées de clair de lune. Les fourmis rouges se régalent des paupières des deux corps entrelacés puis tombent, repues, et disparaissent dans le gouffre du parquet sombre. Dans mon esprit, j'ai grimpé dans un cerisier et j'entends mon oncle qui rit en me disant :

– Descends de cette pauvre plante !

Mon père et ma mère ont l'air de s'être fait piétiner par une harde de sangliers. Mon père respire lourdement. Mon bras s'est engourdi. Mon bras est comme une branche. Je ne peux pas me retourner de l'autre côté. Face à moi, un lit vide, sous moi, quelque chose que je n'aurais pas pu imaginer.

Si je pouvais me retourner vers le mur, vers ma toile blanche, je verrais la maison que, chaque nuit, j'aménage pour mon arrivée. Je verrais l'escalier qui mène à d'autres pièces.

C'est l'un de mes premiers souvenirs.

Début

L'intégralité de notre mobilier tenait dans une chambre exiguë ; deux placards bas couleur bois de cerisier, au vernis brillant. Dans l'un d'eux se trouvaient toutes les saisons ; l'été se glissait sous l'hiver, et le slip de bain de mon père me tombait sur la tête quand je sortais mon pull rouge. Une fois, dans notre chambre, alors que nous nous préparions pour la plage, j'ai vu mon père dans ce slip de bain et je lui ai demandé :

- Ça ne te gêne pas ?
- Quoi ?
- Ce truc dans ton slip.

Dans le deuxième placard, j'avais mon tiroir à culottes. Parfois, j'y trouvais aussi des bonbons. Les deux autres tiroirs étaient à eux. Dans le deuxième placard, une partie des draps étaient couverts de taches jaunes à force de ne pas être utilisés. Nous n'arrivions pas à atteindre ces taies d'oreiller. Au-dessus des draps, il y avait une partie avec une petite vitrine, où était rangée la cagnotte – c'est comme ça qu'ils disaient tous les deux – *l'argent pour ton sandwich est dans la cagnotte*. La cagnotte est un pot en verre avec un couvercle, je l'ai encore. Nous avions assez d'argent pour la nourriture, les factures, les glaces, les cigarettes, les cafés viennois, de courtes vacances d'été, des albums. Nous avions aussi des livres, une trentaine de livres. Il m'arrivait de m'allonger par terre entre nos lits et de lire jusqu'à en avoir mal aux os. En face des deux placards se trouvait une table basse à laquelle je faisais mes devoirs, et eux buvaient leur café. Ma mère fumait à cette table, assise sur une petite chaise d'école maternelle de couleur rose. Nous sommes tous les trois petits, minces et bien proportionnés, si bien que nous n'étions pas obligés de beaucoup nous pencher sous le toit en pente. Nous courbions juste le cou. Cette chambre aurait pu se repeindre en un après-midi, mais nous n'avions nulle part où entreposer les meubles. Si nous les avions déplacés de la chambre dans la petite salle à manger, que faire du contenu de la salle à manger ? Et si nous avions aussi vidé la salle à manger, déplacé son contenu dans la chambre de mémé, que faire alors des choses dans la chambre de mémé ? Cette chambre marquait le bout. S'y trouvaient un grand lit double constitué de deux lits simples, deux grandes armoires, une psyché avec miroir, une machine à coudre et une commode avec une télévision. Au-dessus du lit était accrochée une peinture ovale de Jésus de profil, Jésus sur le Mont des Oliviers, Jésus qui attendait sa fin dans la chambre du bout.

C'est pour cela que nous passions beaucoup de temps dehors. Notre chambre était peut-être petite, mais ce n'était pas le cas des rues, des bancs, du front de mer. Nous avions le sentiment que presque tout hors de la maison était à nous. Puis, la ville a commencé à rétrécir. Dans les rues sont apparues diverses barrières, une tonne d'avertissements, des instructions sur comment se comporter à chaque pas. Mais en réalité, la ville avait toujours été petite, c'étaient juste nos rêves qui étaient plus grands qu'elle.

Mon père ne voulait pas la quitter, même s'il ne l'a jamais dit ouvertement. Ici, nous n'avions pas de palmiers, mais à leur place, nous aimions les marronniers. Du sable sur la plage

(chez nous inexistant), nous disions que c'était une plaie dont il était impossible de se débarrasser, contrairement aux galets que nous rapportions souvent à la maison. Mais il se produisit quelque chose qui fit passer tout cet embellissement de la réalité pour une tentative vaine. Une nuit, il y eut une opération de désinsectisation, ils avaient pulvérisé d'insecticide les façades des immeubles, si bien qu'à six heures du matin déjà, la rue principale était noire de cafards. À l'époque, ma mère m'emménait avec elle au travail dans son café, c'était samedi. C'était comme marcher sur des coquilles de noix, ça craquait pareil. Un cafard survivant se réfugia sous ma chaussure. Je fermai les yeux. Un peu plus loin, dans une autre rue, ma mère vomit :

– Des moules, j'ai pensé à des moules.

Nous étions censés déménager au Canada, mais mon père n'était pas prêt. *Neige et moustiques, neige et moustiques*, répétait-il comme un mantra en faisant les cents pas dans la chambre exiguë. À l'époque, il ne travaillait déjà plus aux docks, son avenir était une société d'expédition avec une tête de lion en bois sur la porte d'entrée. Il me dit :

– On va déménager dans un autre quartier. Tu auras ta chambre.

Quand je commençai à aller dans une église vide pour pouvoir réviser en paix, j'arrêtai de lui rappeler ce qu'il m'avait dit. Avec ma mère, il était alors devenu plus que difficile de discuter. Elle avait commencé à regarder compulsivement des films. Devant la télé, ici et là, elle prononçait une réplique du film à la place du personnage. Je m'endormais en l'écoutant dire :

– *The world belongs to the meat eaters, miss Clara !*

Puis je me « réveillais » au milieu de la nuit pour voir grouiller sur mon lit des cafards, des serpents, des scorpions, je les regardais avaler mon lit. Quand je me retournais en sanglotant vers le lit de ma mère et mon père, je voyais que rien ne grouillait chez eux. À cause de ce rêve et de cette chambre, j'ai commencé à avoir peur de m'étouffer.

Mon père et ma mère étaient souvent convoqués à l'école, où on leur disait toujours d'une manière légèrement différente qu'en plein milieu des cours, je disparaissais, tout simplement, que mon regard se vidait. En cours d'EPS, alors que toute la classe est en train de courir autour du terrain, soudain, je m'arrête. Je m'arrête et je ne réagis pas quand on m'appelle. Je n'ai pas de mauvaises notes, mais j'ai ces « absences » inexplicables. Je ne réagis pas.

– Tu pars où, ma chérie ? me demande plus tard mon père à la table de notre chambre.

Aujourd'hui encore, je ne sais pas où je pars. Là où je vais, il n'y a rien que des phrases. Comme si c'était la seule chose qu'il nous restait. Les mots prononcés ou écrits, pour toujours dans cet espace entre le ciel et la mer. Ils flottent dans le bleu au-dessus de nos têtes. C'est une tonne de phrases simples, et ces phrases ne sont que l'écho de pensées. Comme la phrase *On verra bien*. Comme la phrase *Descends de cette pauvre plante*. Ces phrases, je les entends en moi, même quand je n'entends plus rien du dehors. Il n'y a pas de grandes phrases quand tu es sur le départ. *C'est comme ça*. Parfois, il peut arriver un enchantement comme *Paris est magnifique en hiver*. Alors, je recueille ce Paris entre mes lèvres fines où il n'y a plus de sons. Je tombe sur Paris comme un flocon de neige.

C'est l'espace où nous partons tous les deux quand nous détachons la barque.

Kalinka

Si de vrais pêcheurs nous voyaient, ils nous traiteraient probablement de tous les noms. Mon père a fait toutes sortes de choses dans sa vie, mais les poissons ne sont arrivés qu'après ma mère. Et on ne peut pas dire que nous en sachions beaucoup sur le sujet. Nous en savons juste assez pour nous blesser le moins possible à la pêche. L'hameçon est cruel. Mon père a reçu une place de port dans le chenal en guise de dédommagement pour une vieille dette difficilement remboursable. Puis nous avons acheté une barque d'occasion, une pasara en bois avec une petite cabine, nous avons effacé son nom de la mémoire des dieux de la mer et l'avons renommée Kalinka. C'est une vieille chanson russe grâce à laquelle mon père réussissait toujours à me faire sourire quand je pleurais à cause de quelque chose. Il levait les bras en l'air et entonnait en tournant sur lui-même :

– Ooh, Kakalin, Kakalinka moïa !

Je levais moi-aussi les bras en l'air et bondissais autour de lui. Nous tournions sur nous-mêmes et chantions jusqu'à ce que je tombe par terre comme une graine. Plus tard, j'ai appris que Kalinka signifiait baie.

Il fut un temps, on croyait qu'une femme sur un bateau portait malheur, provoquait l'orage des dieux, si bien que l'accès aux bateaux leur était interdit. Ce pourquoi de nombreuses femmes s'embarquaient déguisées en hommes, en pirates. Quand elles étaient découvertes, on les jetait à la mer.

Si cette barque avait une voile, nous pourrions sans probablement tous les deux, vivants, nous envoler avec elle dans les cieux. Tant nous sommes légers. Du reste, nous mangeons léger.

C'est le début de soirée et nous sommes à l'ancre près de la plage. Comme si c'était toujours le début de soirée et comme si nous étions deux bouées, mon père et moi, c'est à ça que me fait penser notre vie adulte. Il n'a pas un seul fil blanc dans sa moustache et ses cheveux noirs, mais son visage se ratatine déjà et amasse le sel dans ses plus. Je le regarde démêler, il a passé sa vie à démêler : les lacets de mes chaussures, mes cheveux, les fils électriques dans l'appartement, les clochettes en verre à la fenêtre de la salle de bains, les câbles, les mouches pour la pêche, les factures, la langue. En début de soirée, mon père ressemble à un petit garçon rrom. Les traits de son visage s'adoucissent, sa peau sombre se pare d'un éclat. C'est un beau début de soirée jusqu'à ce que je me mette à divaguer d'un flanc de la barque à l'autre en criant :

– Papa, j'ai mis du sang partout !

Nous regardons tout autour de nous. Mon père prend dans la cabine un torchon à carreaux verts, le trempe dans la mer et nettoie le sang sur les bancs. Il est sept heures du soir et débute le compulsif repas, les éclats de nageoires, les éclats de nacre. Le soleil est déjà posé sur la montagne, les maquereaux blancs et les thons sautent dans les airs. Ça sonne comme le battement de lourdes ailes. Sous la surface se difractent de grands bancs sombres. Ces grands bancs sombres ont toujours l'air menaçant, comme s'il ne s'agissait pas d'un amas d'extrême

peur. Autour de nous, entre les flancs de la barque et entre les miens – tout se déchire. À mes pieds, deux maquereaux se débattent vigoureusement dans un seau en plastique. Si mon père en rajoute un troisième, le seau se renversera. La douleur m'étourdit tellement que je me dis que nous aussi, les thons vont nous briser. Assise, je me tiens le ventre et je gémis.

– Ne pleure pas, ma chérie, me dit mon père en essorant le torchon de cuisine au-dessus de l'eau.

Une fois le torchon essoré, il se plante au milieu de la barque, lève les bras en l'air et se met à sautiller en rythme :

– Ooh, kakaline, kakalinka moïa !

Il fait tellement tanguer la barque que je prends peur.

Cependant, il est aussi écrit qu'une femme nue qui saigne a le pouvoir de chasser les tempêtes. Je mets un mouchoir en papier dans ma culotte et je lève les yeux vers le ciel rose. La mer est à présent un saloon de western.

Dans le ciel rose, Volga rit comme du *cherry brandy*.

Saloon de western

Le dernier café où j'ai travaillé se trouve en face de notre immeuble. Les propriétaires sont un jeune couple, tous les deux blonds, toujours vêtus de couleurs pastel ; rose, vert, bleu et jaune, si bien qu'ils m'évoquent un dessin d'enfant. Sa tête à lui est comme ça aussi, plus grosse que son corps, ronde mais irrégulière, comme un exercice d'écriture de la lettre O. Sur la terrasse, des tables et des chaises en plastique, et à l'intérieur, une combinaison de métal et de bois. Rien dans ce café n'est complètement propre, même si la volonté de maintenir un certain niveau d'hygiène est bien là. C'est le repaire d'adolescents qui fument en cachette de leurs parents, de gens avec l'inscription Adidas tout le long de la jambe du survêtement, d'amants qui à la table de derrière, tout au fond derrière le mur des toilettes, sonnent comme s'ils étaient en train d'apprendre une langue étrangère. Ce genre de phrases s'échappent d'eux : *je vais bien, il est vraiment bon ce café, j'ai rangé la chambre, j'adore ce film, j'adore vraiment ce film, j'ai acheté un nouveau briquet, ça te dit d'aller manger une glace, oooh toi alors, quoi, rien, mais quoi, mais rien, rien, comment ça rien, ben rien, c'est tout.* Ils rient, s'effleurent du bout des doigts, ils ont posé les coudes sur la table et leurs mains dans les airs se mettent à ressembler à des cygnes, à un théâtre d'ombres.

De ce café, j'emporte aussi avec moi ça : c'est le début d'après-midi et la canicule estivale. Un homme aux cheveux clairs et au visage sombre, d'à peu près ma taille, est assis au comptoir. Les hommes comme lui, qui sont assis seuls au bar, commencent toujours une histoire qu'ils ne savent pas finir. D'abord, ils regardent un peu le comptoir, puis un peu leur verre, puis ils soupirent un *pfiouuu*. Je fais semblant de ne pas comprendre. C'est un mode de survie inscrit en moi depuis des siècles. Cet homme au comptoir vient toujours aux heures où il n'y a personne dans le café à part moi. Il commande une pinte de bière. Je tire toujours la bière très soigneusement, pour éviter que toute cette mousse les trouble. Il commence par se taire, joue avec le sous-verre en carton, puis se lance :

– Comment tu t'appelles ?

Je réponds.

– Tu habites où ?

Je me tais.

– Je t'ai posé une question : tu habites où ?

Je lui réponds que ça ne le regarde pas. Sur ce, il lève sa chope pleine de bière et demande :

– Tu veux que je te casse la tête ?

J'ai déjà à la main le lourd porte-filtre à expresso métallique, je le tiens par la poignée sans quitter la chope des yeux ; je vois chacune de ses concavités, elle est plus grosse que ma tête. Dans ces instants, tout devient limpide dans votre cerveau, et chaque pensée se précise. Je vois tout : je suis plus rapide, je vais le tuer, finir en prison. Le porte-filtre est à un une seconde de sa tête. Une mouche tourne et tourne autour de nous. Je tremble en regardant un visage qui, l'espace

d'un instant, n'appartient à personne. Lui aussi me regarde, il me regarde de ses yeux bleus, il regarde, regarde puis repose la chope sur le bar. Sort. Deux pièces tombent par terre. Une dizaine de minutes après lui, je sors moi aussi et me mets à tourner en rond autour du café. J'appelle mon chef. Quand il arrive, je rentre chez moi.

– Comment ça se fait que tu rentres si tôt ? demande mon père.

– Il n'y avait pas de clients, je réponds.

Je mange un morceau de viande bouillie puis je passe la moitié de la nuit assise dans mon lit, à regarder des mains que je ne reconnaiss pas. Je tourne mes paumes vers le haut et je ne les reconnaiss pas. Je prends encore plus peur. Le lendemain, mon chef, de sa grosse paluche, catapulte ce client au statut d'ancien client. Je ne tarde pas à me faire virer moi aussi, par téléphone. Ils me disent qu'ils ont plus de serveuses qu'il n'en faut. Mais je sais que c'est parce que je ne suis pas assez aimable.

Mais tu es ma petite chérie, ma préférée, me murmure Volga.

– Mais à qui sont ces mains, Volga ?

Volga

Nul ne sait si Volga a émis un son. Peut-être qu'elle s'est tue toute la journée, ou peut-être qu'elle a dit quelque chose du genre :

– Il faut rajouter du poivre dans cette soupe.

Elle a peut-être sifflé comme la cocotte-minute sur sa gazinière. Sifflé puis sombré telle une carotte sous l'épaisse couche de graisse jaune. Sous l'écume qui s'envolait de sa bouche.

Je ne le sais pas, mais voici ce que je vois : elle est assise sur une chaise à la table de la cuisine. Elle occupe fermement l'espace. Les jambes décroisées et tendues jusqu'au bout du monde. En tournant autour d'elle, je vois que ses courts cheveux noirs sont aplatis par endroit, comme si elle avait fait un petit somme juste avant sa mort. Elle a la tête renversée sur l'épaule droite, la bouche ouverte. Sa bouche a toujours ressemblé à un bec de poussin. Sur la table devant elle, il y a un paquet de cigarettes, et dessus une photo de poumons humains. Des poumons blancs de non-fumeur. Jusqu'au jour d'aujourd'hui, Volga a toujours cru que c'étaient des ailes d'ange. À présent, ses mains blanches pendent librement, vides. Elle a franchi la coudée qui mène à l'éternité. Elle a quitté son corps quelques heures auparavant, et à présent, il se restructure tout seul, se comprime. À la maternelle, sa fille empile des Lego. Des jours durant, elle empile des Lego.

Je tire Volga par l'oreille et lui murmure :

– Et comment tu vas faire pour tomber amoureuse, maintenant ?

C'est sa sœur qui m'apprend la nouvelle, pour Volga à la table de la cuisine.

Sept jours après l'enterrement, je jette furieusement une assiette par terre. Je choisis une assiette complètement impersonnelle, le genre d'assiette sur laquelle j'irais porter des gâteaux à la voisine, et je la jette. L'assiette ne casse pas. J'ai un peu honte. Je la ramasse et la fracasse contre le sol du plus fort que je peux. L'assiette vole en éclats, et moi, je crie intérieurement : *Et comment tu vas faire pour tomber amoureuse maintenant, sa mère !*

– Maintenant, n'y touche pas pendant deux jours, dis-je à mon père tandis que nous contemplons les débris.

Pendant deux jours, mon père lève les pieds bien haut pour enjamber les morceaux, il marche dans la cuisine comme un paon.

Le vrai prénom de Volga est Olga. Mais elle a toujours été Volga.

Volga comme Volga-Volga,

pas Olga-Olga.

Regarde-moi ça, ils ont mis des ailes d'ange sur les cigarettes. Ils sont fous ou quoi ?

– Ils sont complètement fous, Volga-Volga.

La ville

L'éclairage public jette sur notre ville une lumière jaune terne. C'est la couleur de l'urine d'un corps déshydraté. Ce corps est somnolent. Les rares promeneurs vespéraux sur notre principale promenade sont, en majorité, des vieux couples. Ils marchent pour digérer après avoir diné tôt. Ici et là, quelqu'un avec un chien, ici et là, un groupe de lycéens. Des cafés historiques ferment, des fast-foods ouvrent. Les petites boutiques disparaissent. La mercerie qui s'appelait auparavant La Partisane, et à présent L'Adriatique, résiste. J'y vais volontiers, acheter des épingle à nourrice, des fermetures éclair ou des boutons. Je vais chez la Partisane, je dis. Sur la promenade principale, il y a un célèbre magasin de bijoux en cristal, je n'y suis jamais entrée et je me demande toujours qui sont ses clients. Quiconque achète ces cristaux n'en achète pas souvent, c'est une petite ville. Collée contre la montagne.

Nous vivons dans le centre, près du port. Dans notre quartier, les immeubles bas ont l'air de s'être rassemblés autour de quelque chose de mort, qu'ils contemplent à présent en silence. C'est à ça que ressemble notre cour intérieure, où gisent des pinces à linge, des vieilles serviettes de bain et des souris pétrifiées. La façade beige de notre immeuble pèle, et les murs de deux balcons sont peints en bleu et en rose. Devant notre immeuble, il y a un lampadaire auquel s'appuie souvent un comédien ivre. Suffisamment de gens vivent autour de nous pour que nous nous sentions parfaitement seuls. Telle est notre sociabilisation : regarder les gens passer, les regarder boire des cafés en terrasse, jeter intentionnellement par terre des papiers que nous les ramassons et leur rendons, dire à mon père dans la queue pour la caisse :

– Passez devant, vous avez moins de choses que moi.

C'est plus facile comme ça, juste savoir qu'il y a des gens autour de nous.

C'est une ville d'arrivées discrètes et de départs plus discrets encore. Il fut un temps divisée en deux par une petite rivière et par la volonté humaine, cette ville sombre dans la mer avec ses bâtiments. Les immeubles penchent et sombrent. Elle sent les marronniers et l'asphalte. Le café italien et les burgers américains. Les chats des rues sont stérilisés et rarement belliqueux. Si un chien s'égare, c'est le branle-bas de combat, à qui est ce chien, à qui est ce chien. Si on ne retrouve pas son propriétaire, on envoie le chien loin sur les hauteurs de la ville, là où vivent les anciens chiens errants, dans un refuge clôturé dans la forêt, si bien que parfois, on croirait que la forêt aboie.

Nous ne sommes pas nés au mauvais endroit, nous sommes faits sur mesure pour cette ville. Nous sommes menus, et nous nous glissons aisément entre les voitures garées et les murs des immeubles. Nous tenons facilement dans les toilettes des cafés où rôde toujours un moustique. Même quand l'été est fini depuis longtemps. Nos plages ne sont pas chics et pleines de palmiers, nous nous y prélassons en toute décontraction. Comme si nous appartenions à un

monde plus ancien, dans lequel chacun a un seul maillot de bain dans son armoire. C'est un monde dans lequel nous nous peignons à côté des conteneurs pour bateau, avant de rentrer à la maison cul nu sous notre jean. Un monde dans lequel Buga bronze sur le toit de l'immeuble, et moi, j'ai peur que, enduite d'huile d'olive comme elle est, elle glisse et tombe toute nue dans la rue.

En dehors de l'été, nous avons un déficit de journées ensoleillées. Parfois, nous ne voyons pas le soleil pendant des semaines, nous ne l'apercevons brièvement qu'à son coucher, quand il baigne le sommet de la montagne. Quand, après beaucoup de pluie, se lève un jour pur et ensoleillé, mon père ouvre la fenêtre avec une grimace de douleur. Comme si son visage était un livre ancien qu'il fallait protéger de la lumière.

Parfois, je grimpe à la tour qui surplombe la ville, et je contemple d'en haut les rues que je crains d'ordinaire. Celles que je n'emprunte pas la nuit. J'ai lu quelque part que ça s'appelait la géographie de la peur. Une fois, j'ai rêvé que je me trouvais au sommet de cette tour, c'était la nuit et moi, je tirais sur un câble et coupais intentionnellement l'électricité de toute la ville. Une fois la ville éteinte, j'allumais une cigarette.

– Si les villes crèvent, la mer vivra. Si la mer crève, tout crèvera, dit Volga.

Cette ville a une culture des enterrements. Elle a été l'une des premières en Europe à se doter d'un cimetière public. Aujourd'hui, ce cimetière est classé monument historique. Ma famille y repose, raffinée dans la mort.

Cette ville se trouve sur une côte non consacrée. Elle ne porte pas le nom d'un saint ou d'une sainte. Du reste, une côte ne devrait pas porter un nom humain.

Dans la baie, entre les îles, il y a trois détroits : le Petit, le Grand et le Moyen. Ces détroits mènent dans notre port, où les cris des oiseaux annoncent la violence du vent et de la mer.

Mansuétude de l'oiseau

Mon père a les jambes gonflées. C'est l'été, mais pour l'instant, ce n'est pas encore la canicule. Mais même si c'était la canicule, est-il possible qu'elle fasse enfler ses jambes au point qu'elles prennent tout le fond de la barque ? Gonflées et bleuâtres, comme si mon père buvait de la mer. Quand il a sauté dans la barque au moment de partir, j'ai cru qu'il allait la faire couler.

– Tes jambes te font mal ? je demande.

– Un peu, répond-il.

– Ton cœur te fait mal ?

– Jamais.

– Et si tu te trouvais une femme ?

– Et si toi, tu te trouvais un homme ? Un qui ne te ferait pas perdre dix kilos ?

Comment, quand nous sommes sans cesse en pleine mer ? À part Buga et Volga, seuls les calamars nous regardent de leurs grands yeux. Nous ne sentons pas bon. Si ça continue, ce sont les dauphins qui vont se mettre à nous embrasser.

– Si je me trouve un homme, on l'emmènera à la pêche ?

– Oui, mais ne va pas nous ramener un bavard.

Je suis d'accord, j'aime quand un homme se tait. Quand il émerge du silence pour dire quelque chose du genre *Je suis gelé, réchaaffe-moi*. On n'emmène pas n'importe qui sur une barque. Certains paniquent quand ils demandent où sont les toilettes et que tu leur dis :

– Là, par-dessus bord.

Non merci. Ils préfèrent prendre leur mal en patience tandis que nos fesses exposent leur blancheur au soleil, au-dessus de la mer. Parfois, on entend un plouf, et les jeunes sars à tête noire se dispersent comme de petits éclairs. Les sars se comportent comme si eux ne faisaient pas la même chose. Nous les appelons aussi culs noirs.

Un goéland se pose sur le flanc gauche de la barque tandis que j'ai les fesses au-dessus de la mer. Il me regarde. Regarde. Me regarde, puis regarde mon père. Il est si gros, ce goéland, qu'il pourrait faire tout un cirque ici et maintenant, on a pile assez de poisson pour ça. Les goélands n'ont même pas peur de nous en ville, alors loin de la ville comme ça... Nous ne croyons pas qu'il existe une telle chose qu'un goéland rassasié, mais nous le laissons rester posé à distance. Ils ont des becs multifonctions.

Prendre ses distances par rapport aux gens arrive rarement d'un coup. Les distances se prennent progressivement, comme se prennent les mesures pour un bon manteau. Cela peut venir du besoin d'être un peu seul, car sinon, il y a toujours quelqu'un avec toi. Ou parce que tout ce que racontent les gens t'ennuie. L'homme s'aliène souvent aussi quand il sent que quelque

chose est cassé au fond de lui. Chez nous non plus, ça n'est pas arrivé d'un coup. Nous étions des personnes plutôt sociables, mon père dans sa jeunesse, moi au collège. L'isolement est parti de notre chambre. Nous n'avons jamais pu inviter quelqu'un chez nous. Tous nos anniversaires se faisaient ailleurs. J'avais des amies qui me disaient parfois :

– Je n'ai jamais vu ta chambre.

Je ne répondais rien. À la place, j'accrochais des posters au mur, si bien qu'il y avait au-dessus du lit de mes parents le portrait d'un gros Elvis Presley, dont j'étais si amoureuse que le fait qu'il soit mort m'était intolérable.

– Mais il est déjà tellement mort, disait ma mère.

Ceux que tu laisses s'approcher, que tu laisses entrer dans cette chambre, tu les exposes à des objets qui sont très importants pour toi, auxquels tu tiens autant qu'à toi-même. Tu les暴露es à des objets qu'ils touchent précautionneusement, comme s'il s'agissait d'un trésor caché et pas de merdouilles. Ceux que tu laisses entrer dans ta chambre, tu les gardes auprès de toi/à tes côtés. Pour qu'ils gardent ton secret. C'est ainsi que j'ai gardé Volga autant que j'ai pu. C'est ainsi que, flottante, je la garde aujourd'hui encore.

Dans la rue, j'ai toujours ressemblé à tous les autres. Jusqu'à ce qu'ils envoient mon père dans la montagne défendre le pays. Quand j'étais petite, j'étais bien habillée, le pâtissier de notre rue criait dans mon dos *principessa* ! Mais au lycée déjà, quand la grande mode était de porter des godillots militaires – pas des vrais, des produits spécialement pour notre génération de soldats pacifistes – j'en portais des vrais. Ceux de mon père, de l'armée du pays précédent, pointure quarante-trois. Je fais du trente-huit. Pour qu'on ne remarque pas à quel point ils étaient trop grands pour moi, je mettais la jupe noire de ma mère, longue jusqu'au sol. Je balayais les rues de la ville, je balayais comme si au bout m'attendait une médaille. Quand l'hiver arrivait, et ma mère et moi n'avions pas de collants, j'enfilais sous la jupe noire mon bas de survêtement bruissant, violet. Volga l'a vu. Aujourd'hui encore, elle vole en silence en voit tout. Si Volga était un oiseau, elle serait un petit-duc.

– Tu n'as pas de femme parce que Buga te regarde, dis-je à mon père.

Il conduit Kalinka vers l'île en silence. Ses jambes ont déjà tellement enflé que je ne sais pas où il va pouvoir aller dans cet état. Le charognard blanc est encore posé sur le flanc, et regarde. Je chantonnerai :

Petite baie, petite baie, ma petite baie !

Dans le jardin, il y a des petits framboises, ma petite framboise !

Sous le sapin, sous la verdure

Allongez-moi pour que je dorme !

Ah, liouli, liouli, ah, liouli, liouli,

Allongez-moi, que je dorme.

À la maison, tandis que nous nous préparons pour aller au lit, mon père dit qu'il n'a pas de dents pour une femme.

Ma chambre

J'appelle l'appartement de grand-mère la maison. Cette maison est à présent la nôtre, mais à jamais la sienne. Quand on nous demande où nous vivons, nous répondons que nous vivons dans la maison de grand-mère. De toutes ses affaires, mon père n'a mis à la porte que Jésus. Avec cette nuit blanche sur le Mont des Oliviers suspendue au-dessus de sa tête, mon père non plus ne trouvait pas le sommeil. Le soir, il prend quand même un cachet pour dormir, au cas où. Parce qu'il nous est arrivé qu'il n'ait pas pris ses cachets pendant sept jours, et en rentrant des courses, il a demandé :

– Pourquoi est-ce que tout le monde dans la rue a le visage si déformé ?

Ou plus tard en mer :

– Pourquoi est-ce que ces poissons n'ont pas d'yeux ?

Les yeux des poissons fondent dans la poêle de grand-mère, sur la cuisinière de grand-mère. Les branchies grésillent, et moi, je suis couchée dans mon lit, dans une chambre dont je ne peux fuir nulle part sauf en mer, à branchies. Maintenant, tous les tiroirs sont à moi.

La soirée est chaude, encore un peu, et je pourrai sauter de la barque dans la mer. Pendant les canicules estivales, ma mère dormait ici, par terre, sous la fenêtre. Parfois, je baissais la main sur ses cheveux blonds et caressais de mon index le bord de son oreille rouge. Je me souviens surtout comme elle était vivante dans son sommeil, comme elle tressaillait des bras et des jambes... *Dors, je ne te ferai aucun mal*, je lui murmure. Du sol, je lève les yeux vers les murs. Ça serait bien de les repeindre avant que cet appartement ne se dissolve en une soupe bouillante, je pense. J'achèterai une nouvelle table, de nouveaux verres. J'ai envie de caresser quelqu'un. Où l'emmener ? Je tire sur moi la couverture jaune à étoiles et je pose mes mains entre mes cuisses raides. Elles sont courbaturées à force de tituber sur la barque, de *vas là-bas*, et c'est comme si ce *vas là-bas* était à cinquante mètres. *Rajoute un peu d'eau à la saupe. Ce que tu es empotée aujourd'hui !* Du calme, du calme... Mes doigts sont de fins orvets mouillés. Un peu gourds. Du calme, je me répète. Si je ramène un homme, il ne regardera que moi. Tout le reste disparaîtra. Tout rétrécira pour se condenser dans la cagnotte, en petite monnaie. Les portes asymétriques du placard, la chaise d'école maternelle de maman, tous les vêtements, la télévision, les autocollants de l'époque du lycée, tout disparaîtra entre mes jambes. Tout disparaîtra avec moi à la première convulsion orgasmique. Mon vagin est une terre craquelée dont défilent au pas des fourmis. Droit dans ses yeux. Maintenant, cet homme ne voit plus rien. Moi non plus, il ne me voit même plus, il a le souffle coupé et il disparaît telle une ombre à un croisement de rue. Volga se tient contre le placard et dit :

Cette journée, c'est du plomb fondu.

Une fois, j'ai cru avoir quitté ma chambre pour toujours. Quand je suis partie vivre avec l'homme que j'aimais, je n'ai laissé dans le placard que ma salopette en jean large. Mon père m'a dit :

- N'oublie pas les serviettes de bain.

Quand, après quelque temps, je suis revenue, il m'a semblé que ma mesure dans la vie serait à jamais la mesure de cette chambre. Si ça tient dedans - ça tient. Tout ce qui appartenait à ma tentative d'une nouvelle vie : mes vieux et nouveaux vêtements, la nouvelle bassine, le service de tasses à café, le porte-savon, les coussins décoratifs, les longs rideaux... tout ça, je l'ai entassé dans les deux placards. À présent, tout ce qui est à moi, et qui appartient à un autre foyer, plus beau, menace de s'écrouler sur moi. Quand je suis revenue, mon père m'a demandé :

- Tu as pris les serviettes de bain ? On en manque dans cette maison.

Puis il m'a brièvement serrée dans ses bras. Il sentait le camphre.

Notre immeuble est l'un de ceux vers lesquels personne ne lève les yeux. Surtout pas vers les combles, où nous vivons tels des oiseaux. C'est un bâtiment de quatre étages qui appartenait autrefois à l'Église. Il a plus de cent ans, et est enraciné dans les tombes des curés. De temps en temps, un petit séisme fait trembler notre immeuble, et les encadrements des portes sont les endroits les plus sûrs de l'appartement. En ces instants de potentielle catastrophe, nous nous y encadrions comme pour une photo de famille. Souvent, je ne fais pas la différence entre les tremblements de la terre et les miens.

C'est une journée exactement comme ça.

Je repousse mon genou vers la lune. Maintenant, tout dans cette chambre me regarde. Dans le tiroir à culottes, il y a des caramels. L'odeur des saupes grillées entre par la fenêtre à barreaux. Une fois, j'ai jeté par cette fenêtre ma poupée Laura. Elle est si petite, cette fenêtre, seule une poupée peut en sauter. Elle est tout contre le sol.

Tamaris

Je pense que ce qui a tué Buga, c'est quand elle a perdu son index à la scierie. Elle avait commencé à y travailler à la petite quarantaine, quand mon père venait tout juste de rentrer du front et était au chômage. Les dettes l'avaient contrainte à fermer son café. Mon père était rentré de la guerre en un seul morceau, tout ça pour que cette même guerre arrache indirectement le doigt de ma mère. Je la revois se préparer tôt le matin à partir au travail à la scierie, se maquiller, appliquer la discrète ombre à paupières rose et le mascara noir. Cette ombre à paupières rose, elle en avait déjà fait son deuil ; elle l'avait achetée par erreur, n'avait pas tout de suite remarqué qu'elle coûtait le tiers de son salaire. Elle ne l'avait constaté qu'au moment de payer, alors qu'elle était déjà encaissée, et elle avait eu honte de la rendre. Ainsi pomponnée, un peu bouffie et aussi réveillée que possible, elle boit son café dans les matins sombres. Ces matins sont à elle seule, et ces matins se taisent. On l'entend juste souffler la fumée de sa cigarette. Quand le clocher sonne trois fois pour six heures moins le quart, elle se lève et troque son peignoir rose contre une combinaison de ski noire. Dessous, un caleçon long thermique noir, et aux pieds, des bottes noires fourrées de laine de polyester. Elle descend l'escalier d'un pas souple comme si elle marchait dans la neige, noir comme si elle était une panthère. Tandis que je la regarde, la nostalgie me prend de ses bottines d'été beiges, achetées au temps de l'insouciance yougoslave.

Je me souviens, c'est le début du printemps et il pleut depuis des mois. C'est l'impression que ça nous donne. Il me semble que nous vivons dans des cartons, comme les chats des rues que les enfants ont pris en pitié. Nos immeubles absorbent d'énormes quantités de douce eau de pluie. Eux aussi s'amollissent, s'amollissent et pourrissent. À l'époque, mon père fait le tour des guichets de divers services publics afin de faire valoir ses droits d'ancien combattant. Il marche dans la ville légèrement courbé, car il a des lésions définitives à plusieurs vertèbres. L'un de ces jours pluvieux, je rentre de l'école à la maison pour trouver Buga assise à la table de la cuisine, la main et les doigts bandés, à pleurer de grosses boucles de larmes. Elle n'est pas en état de me dire ce qui s'est passé, elle se contente de me regarder, pleure et se balance d'avant en arrière comme si elle berçait sa main – nouveau-né violacé.

– J'ai mal, répète-t-elle.

– Allez, c'est juste un doigt, lui dis-je plus tard, car je ne sais pas quoi dire d'autre. En cet instant, je suis heureuse que la machine ne me l'ait pas débitée tout entière. Et je suis loin de soupçonner à quel point c'est éloigné de la vérité.

Par la suite, tout ce qu'elle écrit a l'air d'avoir été écrit par un enfant de cinq ans.

La scierie est sur les hauteurs la ville, ceinte d'une épaisse forêt de résineux. Ces arbres ont l'air de prêtres en méditation ou en prière pour les défunts, et la forêt tout entière semble un monastère à ciel ouvert. Dans la scierie travaillent de nombreuses femmes pressées par le temps et l'argent. Contrairement à Buga, rares sont celles qui viennent maquillées au travail. Quand le travail à la scierie est fini et que le soleil, déjà à son couchant, se change en vieil or, je vois la fine poussière de bois sur les cils de Buga.

À l'époque où elle travaille là-bas, je suis amoureuse, je plane, et tout ce qui arrive de mal autour de moi, je l'engrange comme de la nourriture sur le pouce. La main invalide de Buga, je l'avale comme un croissant. Je vais prendre un café avec mon copain, je ris à presque tout ce qu'il dit, et régulièrement, un courant électrique me traverse le ventre comme un électrochoc. J'ai honte et je ne raconte rien à personne, pas même à moi. À la maison, mon père et moi faisons comme si tout était normal. Si nous nous mettons à en parler, les mots dans les airs vont s'électrifier et nous carboniser. Nous ne nous en sommes pas bien sortis dans la vie, ce pourquoi c'est à peine si nous appartenons à nos corps, les uns aux autres, et à cette ville. Buga est maladroite, pas parce qu'elle est gauchère, mais parce que ses yeux sont depuis longtemps dans le vague. Elle pleure son index de toute notre maison ; les objets lui tombent des mains, se cassent, la nourriture devient plus salée, la cuisine vétuste plus sale, nous n'allumons même plus la radio. Je la vois apporter une marmite de soupe, la poser sur la table, et je me dis qu'elle va nous servir ses yeux dans nos assiettes. Que, sans yeux, elle va repartir dans la cuisine comme si de rien était.

Puis elle berce cette main sur ses petits seins, dit *chhhuuuut*. Buga fatiguée, en manque de sommeil, se cajole elle-même comme s'il ne s'agissait pas d'elle mais de quelqu'un d'autre, plus impuissant. J'astique la cuisinière et je lui demande pourquoi elle n'a pas demandé qu'on lui rende ce doigt, pour qu'on le conserve d'une manière ou d'une autre, qu'il soit avec nous. Elle dit que ce n'était pas possible. Nous ne sommes propriétaires des parties de notre corps que tant qu'elles sont rattachées à nous.

En rêve, Buga a tous ses doigts.

Elle est le doigt qui s'est détaché de notre main.

Nous aurions peut-être pu faire sécher son index comme une branche de tamaris et le mettre sous notre oreiller, ou l'accrocher au-dessus de la fenêtre comme un *dreamcatcher*. Comme un attrapeur de rêves éveillés, si tant est qu'un tel rêve existe – le rêve de conserver tous ses doigts. Parfois, il nous faire partie du rêve d'un autre pour que, dans ce rêve, nos rêves se réalisent, mais juste en guise de consolation pour le rêveur. De rêve en rêve, la personne rêvée monte une grande cuisine blanche, elle la monte en de longues étapes, méthodiquement et lentement comme un monument à sa vie, au nez et à la barbe de Dieu.

Quand elle n'était pas sage, son père frappait Buga avec une large ceinture en cuir brun. Toute neigeuse qu'elle était avec ses boucles blondes, telle une image qui se serait décollée d'une boule de Noël, il la frappait jusqu'à ce qu'elle bleuisse encore un peu plus. Je déteste le fait que je réfléchis. J'aimerais prendre la petite Buga dans mes bras et couvrir de baiser ses paupières roses jusqu'à ce qu'elle s'endorme. *Dors, ma petite baie, dors, demain, nous brûlerons les ceintures des justes.*

À la maison, nous aimons Buga, c'est juste que nous ne le lui disons pas beaucoup.

Notre chatte Fessue aussi aime Buga, c'est juste qu'elle ne lui monte plus sur les genoux.

Une intranquillité règne sur cette maison. Grande comme un chêne.

Nous aimerais scier ces branches qui menacent nos têtes, mais il me semble que nous ne sommes pas à la hauteur de la tâche. Quand j'imagine la quiétude, je l'imagine sous les traits d'un léopard qui sommeille sur la plus grosse branche, au cœur de la frondaison de l'arbre qui a envahi notre maison. Ses grosses pattes tachetées pendent, détendues, au-dessus de notre table tandis que je découpe à Buga la viande de poulet dans son assiette. Je l'entends respirer faiblement, tout à l'indulgence du sommeil. Ainsi, de son rêve, il efface aussi notre jour.

Pas très loin de notre maison poussent des tamaris. Le tamaris pousse tordu comme mon père. Il gratte le vent de ses petites branches, créant un abri. De cette manière, il protège du vent et du sel même des arbres plus grands que lui. Quand il dépérit, il s'émettre. Sa frondaison en fleurs est d'une couleur rose tendre. C'est aussi la couleur de la légère jupe d'été de Buga. Quand elle marche en ville vêtue de cette jupe, avec tous ses doigts, la ville devient plus décente, plus belle. Alors, dans la rue, ils l'appellent *l'actrice*, et elle déambule ainsi, comme une actrice, comme un être que l'on ne touche pas.

Les choses n'ont pas d'importance. Seuls les gens qui peuvent s'acheter des choses disent ça.

Pour que nous ayons nous aussi des choses à la maison, Buga a investi une partie de son corps.

Que nous ayons quelqu'un à caresser, à gronder et à cajoler à la maison, c'est notre chatte Fessue qui s'en chargeait. Je me souviens de Buga, un soir, qui assied Fessue/prend Fessue sur ses genoux et la caresse. Fessue lève haut son derrière et se crispe comme un diable. Elle feule. Buga continue à lui caresser la tête, le cou et le dos, prenant garde à ne pas lui toucher le ventre, prenant garde à ne pas trop l'énerver. Elle la flatte en murmurant *chhuuut* jusqu'à ce que la chatte se calme, puis elle-même s'endort à la table de la cuisine, soutenant sa tête d'une main. Et je vois qu'il lui manque précisément cet index. La tête de Buga est toute petite, elle pourrait sombrer par cette brèche.

Alors, je comprends que l'on ne peut amadouer le diable qu'en le prenant sur ses genoux et le caressant. En lui disant :

- Tu es à moi, tout va bien.

Alors, il y a un équilibre des pouvoirs.

Mon père ne le comprend pas. Mon père court après les diables dans la ville. C'est de ça qu'il a l'air tandis qu'il marche dans la rue principale, comme s'il allait tous les tuer. J'insiste pour qu'il porte au moins des lunettes de soleil.

Il semble que son propre corps ait attaqué Buga quand elle a perdu ses illusions et son index. C'est parti des sinus vers le bas, se ramifiant et bourgeonnant comme un printemps pluvieux.

Buga a poussé son dernier souffle dans une chambre d'hôpital bondée. Trois mois durant, dans cette chambre, elle a perdu les sensations, des kilos, ses cheveux et pour finir la parole. Le matin, avant que mon père et moi venions lui rendre visite, et après qu'ils l'ont opérée et pratiqué

une stomie dans son estomac, elle est couchée sur un lit roulant. Du nez lui sortent des petits tuyaux. De ses yeux bleus gouttent des larmes. Dans son meuble de chevet, il y a un paquet de cigarettes, mais c'est la première fois de sa vie qu'elle ne peut pas fumer. Alors, Buga aspire un grand bout d'air dans son corps dégonflé, ouvre grand les yeux et disparaît sans nuage de fumée. C'est tôt le matin, et autour de son corps, tout le monde dort encore.

Mon père la voit pour la dernière fois la veille de l'opération. L'emmène aux toilettes en cachette. Là, ils fument et boivent du café qu'il a rapporté de la maison. Moi, je la vois pour la dernière fois dans la réalité sur la table métallique chez l'esthéticienne. Je choisis son ombre à paupières et son fard à joues. Ce qui part quitte la main-nouveau-née et prend son indépendance. Ce qui reste ne ressemble plus à ma mère. Et à compter de cet instant, je commence à l'appeler par son prénom – Buga.

Extrait 2

L'Odeur de mon père après le travail

Quand il rentrait à la maison du travail, mon père sentait comme un canapé de bureau yougoslave : la Vecchia Romagna, les cigarettes, le papier carbone, la vieille peluche et le cuir de bœuf. Chaque jour, nous attendions qu'il nous annonce dès le pas de la porte que sa boîte nous avait attribué un appartement. En lieu et place de bonne nouvelle, il mangeait son déjeuner puis s'allongeait un peu sur le lit, découvert. Je tirais la couverture sur lui, mais il l'écartait, car rester découvert garantissait qu'il allait vite se lever. Résultat, il se levait gelé et taiseux. Je me rappelle, quand ils ont annoncé la guerre, avant le début des premières alertes anti-aériennes, je l'ai harcelé, insistant pour faire des réserves de nourriture. Il était rentré fatigué du travail et s'était couché, et moi, je lui avais pris son portefeuille dans sa poche et étais partie acheter de la levure, de la farine, du riz et du lait. Il ne s'était même pas mis en colère. *Tu exagères, ma chérie*, c'est ce qu'il m'avait dit. Plus tard, à un âge déjà respectable, quand sa boîte avait fait faillite si bien qu'il rentrait à la maison du chantier naval, il sentait la sueur, le fer, les cigarettes et les sacs plastiques réutilisés du magasin. Je le regardais, les chaussures délacées, piquer du nez dans le fauteuil après le déjeuner, et le reniflais. Son corps avait alors pris une odeur aigre. C'est l'odeur que l'homme prend quand il se fait beaucoup de souci et qu'il aimerait pouvoir fuir sa propre vie. Mais lui, comme moi, au lieu de fuir, sombre dans un profond sommeil. Dormir dans le fauteuil a toujours été bon pour ses aigreurs d'estomac. Sa tête lui tombait sur la poitrine, il respirait doucement, de temps en temps, un faible gémississement lui échappait, comme s'il avait mal à la tête ou qu'il s'était cogné le petit orteil. Il était tout en infimes tressaillements. Comme si, même en rêve, il ne trouvait la justice nulle part. Je me souviens qu'il soufflait par la bouche, comme quand un ballon se dégonfle, c'est le bruit que ça faisait. À la Noël, il nous arrivait de le soupoudrer, ainsi assoupi et ranci, de fins cheveux d'ange dorés. Aujourd'hui, quand il rentre du bateau, il s'endort à la table de la cuisine. Appuie son profil gauche contre le mur. Il sent le naufrage, le chalut, la gaffe de pêche, le trémail, les entrailles. Son intériorité toute dehors, mis à nu, renfrogné, à la merci des regards, il ne croit plus qu'en sa maison, qui le surveille avec moi. Après quelque temps, je me couche moi aussi, et quand nous nous endormons tous les deux, ces odeurs n'existent plus pour nous.

Les gens qui restent vivre dans le centre-ville

Nos voisins sont des êtres discrets. Comme de petits crabes au fond de la mer. C'est aussi comme ça qu'ils se déplacent, à petits pas vifs, ils se croisent par la gauche puis par la droite. C'est aussi comme ça que sont leurs yeux, errants et vagues. Ce sont des personnes âgées, effacées, qui savent rarement défendre leurs droits. Leurs portes d'entrée sont propres, mais sur les paillassons, il n'y a pas écrit *Welcome*. Nos voisins nous semblent, à la différence des pêcheurs, un peu irréels. Ils ont de petits chiens qui ressemblent à des bouquets de fleurs séchées. À de l'herbe de la pampa. Ils compensent le silence de leurs propriétaires. Ils sont les propriétaires de leurs propriétaires. C'est peut-être un signe des temps – que nous recherchions l'amour des animaux.

Je regarde nos vieux voisins ramasser dans la rue les crottes chaudes de leurs chiens. Se pencher avec difficulté. Je réfléchis à mon père et à sa vieillesse. Au fait qu'il ne s'est pas habitué à faire certaines choses sur Internet, si bien qu'il préfère s'énerver aux guichets des différents services publics. La première chose qu'il m'a demandée lors de sa première rencontre avec l'Internet était :

– C'est quoi, les baies de goji ?

Je ne sais pas comment ça se fait que la première chose sur laquelle il est tombé soient les baies de goji, mais voilà. Les baies de goji nous énervent. Les graines de chia aussi. Malgré tout, nous n'avons pas été élevés comme des rapaces.

Juste en-dessous de nous vivent deux vieilles panthères, des sœurs. Des Italiennes de quatre-vingt-dix ans qui sont les seules personnes bruyantes de notre immeuble. Souvent, elles se battent entre elles. On entend des hurlements :

– *Aiutooo ! Mi ucciderà !*

Mais elle ne va pas la tuer. Elles deux, elles ne vont rien tuer de l'extérieur. Elles mourront quand elles auront perdu toute raison d'être.

Quand j'étais petite, chaque fois que je n'étais pas sage, ma mère me menaçait :

– Je vais te faire monter les Italiennes !

Ici, ils nous menacent avec les gens bruyants plutôt qu'avec les discrets. Les gens bruyants expulsent tout le mal d'eux, tandis que les discrets se taisent jusqu'à s'empoisonner tout à fait et commettre des choses inimaginables.

Les gens qui restent vivre dans le centre-ville n'ont souvent nulle part ailleurs où aller. Ces dernières années, ils partagent de plus en plus souvent leur cage d'escalier avec des touristes. Outre les yachts, de grands bateaux de croisière font escale ici. Des merles les survolent tels des couteaux dans les airs.

Sous l'ombre persistante des bateaux de croisière, les herbes marines se courbent. Sous l'ombre persistante des bateaux de croisière, la ville se tord. Les gens qui restent vivre dans le centre-ville opposent une résistance muette. Ils restent citadins jusqu'au bout, jusqu'à ce que les touristes ne les aient avec la mousse, le lit et le risotto à l'encre de seiche.

Nos voisins sont des êtres discrets menacés d'extinction. Les quelques rues autour du marché et de la poissonnerie sont leur barrière de corail. Ils ne sont pas obsédés par la vie, ils vivent, tout simplement. Parfois, ils compensent la grisaille de leurs immeubles par de belles chemises bleu clair et des robes à fleur aériennes. Qui sait quelles sont leurs rêveries ? Mais les rêveries sont des déclarations d'amour à quelqu'un ou quelque chose d'autre. C'est pourquoi celles des autres, en général, ne nous intéressent pas.

Nos voisins sont comme des charognards. Comme nous, ils posent sur leur table du pain mort. C'est l'allure du pain de toutes les boulangeries alentour.

Les charognards de l'Ancien Monde

Pour l'amour et la croissance des oiseaux charognards, il faut un espace d'un grand calme. Chez nous, ils nichent dans de hautes falaises surplombant la mer, dans l'île en face de notre ville. Ils garnissent leurs nids de branches sèches de laine de mouton.

Souvent, nous les voyons voler par groupes de deux ou trois. En vol, ils ne battent presque pas des ailes. Leurs grandes ailes sombres sont faites pour planer paisiblement dans les airs. Ce sont des oiseaux discrets. Ils ne chantent pas, ils sifflent. Et ils ne sont pas nombreux. Quand, en barque, nous nous approchons suffisamment de l'île, mon père dit :

– Lève la tête.

Alors, nous les apercevons. Ils volent haut, si haut qu'à cause du soleil, nous les voyons à peine. Dans les airs, on dirait des avions. L'envergure de leurs ailes peut atteindre les trois mètres.

- Imagine que nous sommes des oiseaux, dis-je à mon père.
- Et que le monde entier sont nos toilettes, réplique-t-il.
- Imagine que Fessue aussi est un oiseau.
- Elle, elle serait plutôt un bourdon.

Tandis que les vautours, ces poules pharaoniques, volent au-dessus de nos têtes, je ressens de la joie.

Leur parade nuptiale commence au début de l'automne, alors, ils volent en couple, l'un à côté de l'autre. L'automne dernier, il y avait écrit dans le journal :

« Dans le Kvarner, quatre-vingt-neuf nouveaux vautours se sont couverts de plumes. »

Ces nouvelles-là sont ici les plus belles.

Les charognards sont des oiseaux patients. Le dieu de la justice avait un vautour pour monture. Les zoroastriens offraient à ces oiseaux les corps de leurs défunt. Les chamanes prennent leur forme pour naviguer plus facilement entre les mondes. Comme animal spirituel, le vautour entre dans la vie des gens quand ils ont besoin d'une nouvelle direction. Quand un grand changement est sur le point d'arriver. On dirait bien que pour nous deux, ils n'ont pas été annonciateurs de changement. On dirait que nous ne les intéressons pas. Mais ici, en mer, près du Grand détroit, avec eux pour escorte, nous naviguons entre les mondes. Même quand les temps sont durs, exactement comme eux, nous restons dévoués l'un à l'autre.

Les jeunes vautours, après leurs premiers vols, ne restent pas longtemps chez nous. Ils partent au loin parcourir les vieux continents et nous reviennent vers leur cinquième année, quand ils ont atteint la maturité sexuelle. Alors, ils nichent sur les étagères de pierre de nos falaises. Leurs nids peuvent faire jusqu'à un mètre de circonférence. Les mâles et les femelles s'occupent ensemble de leur progéniture. Les vautours restent attachés toute leur vie à leur

partenaire. Ils peuvent ainsi vivre quarante ans ensemble. Je ne sais pas comment ils font leur deuil, nous n'en avons jamais été témoins. La peine cache l'animal jusqu'à ne faire plus qu'un avec lui.

Parfois, tandis que nous attendons le poisson, mon père et moi prédisons l'avenir en fonction de leur vol et de leur trajectoire. Ça aussi, probablement, nous ne le faisons pas comme il faut, mais qui irait nous le reprocher ?

- Ce couple vole vers le bout du monde, je dis.

- Ce qui signifie que la montagne va s'écrouler sur notre ville, augure mon père.

Ou bien :

- Aujourd'hui, il n'y en a pas un seul dans le ciel.

- Ce qui signifie qu'ils volent dans le rêve de quelqu'un.

Nous ne prédisons jamais notre destinée intime. Ainsi, ne sachant pas ce qui nous attend, nous réussissons à survivre à tout.

La langue des oiseaux est trompeuse ; dans leurs cris enjoués, au lieu de la guerre territoriale, nous entendons l'allégresse estivale. Les vautours ont une langue concave qui leur permet d'aspirer la moelle des os des cadavres. Pour ce qui est de l'alimentation et des augures, à la différence des tourterelles, les vautours sont des oiseaux impurs. Pourtant, tandis qu'ils plongent leur tête duveteuse dans les tissus froids et mous des moutons, tout ce processus impur apporte à la nature une résolution. De même, nos présages impurs nettoient nos pensées.

De tous les êtres vivants, à l'exception des plantes, ce sont les oiseaux qui ont la constitution la plus délicate. Je l'ai lu quelque part. Au sol, les vautours évoluent comme des ballerines. Leur adagio est destiné au corps de l'animal mort, pas au public. De même, de tous les visages animaux, c'est celui de l'oiseau qui a l'air le plus sage. Tandis qu'ils voyagent dans les airs le cœur léger, rien d'étonnant à ce que nous pensions qu'ils sont notre lien avec le monde des mères et des amies décédées. Nous, qui attendons ici-bas dans un monde sans jugement dernier, et elles, à qui c'est égal.

Une fois, j'ai rêvé d'un vautour adulte ; il se tenait au milieu d'une prairie, entouré des lettres de l'alphabet. Le monde semblait complètement à l'arrêt, et seule une légère brise venait agiter la collierette de plumes au cou du grand oiseau. Je lui ai demandé comment mon enfant s'appellerait. Il a composé la réponse : paume. Quand je me suis réveillée, j'ai pensé : peut-être que mon enfant m'atterrira dans la paume, comme un chaton. En réalité, je suis convaincue que la seule petite-fille de mon père sera Fessue. Une chatte qui regarde souvent le ciel, et qui a ce faisant l'air de régner sur l'univers.

Les gens s'occupent bien des vautours. Ainsi, quand une petite femelle s'est perdue à l'autre bout du pays lors de son premier vol, ils l'ont ramenée chez elle en avion. Quand j'ai raconté ça à mon père, il a dit :

- J'ai le tarin qui pousse, moi aussi, je commence à ressembler à un charognard.

Et de fait - ça ne tient pas qu'au nez, mais aussi à son crâne dégarni et à ses épaules étroites penchées en avant. Un commandant aux armées perclus de rhumatismes, c'est à ça que ressemble mon père assis dans Kalinka tandis que le soleil baisse dans son dos, jusqu'à la lisière de la péninsule que nous appelons le bout du monde.